L’iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE CYGNE (première partie).

I. Le Cygne dans l’antiquité préhistorique

Tout blanc dans sa robe immaculée, le Cygne emblématique nous vient de ces pays septentrionaux que d’éblouissantes neiges couvrent quasi toujours.

Quand on étudie, dans ces hautes régions, les premiers pas de notre race, le premier animal qui apparait dans l’art emblématique à sa naissance, c’est le Cygne. Quel peuple vivait alors en ces contrées et sous ce ciel sévère et magnifique ?... À peine venait-il d’ajouter à son outillage premier de pierre, qu’il savait façonner à merveille, des instruments de cuivre et de bronze, que, tout aussitôt, le Cygne s’y montre partout comme le confident de la pensée de ces primitifs et la gracieuse expression de leur croyance dans un Être supérieur et lumineux, maître du monde et père de leur race.

Sur leurs armes, glaives, dagues et couteaux de tous genres, ces barbares, qui furent très vite de remarquables artisans dans l’art naissant de la fonte du métal, placèrent, assurément comme signe religieux et très probablement aussi comme talisman, l’image de leur oiseau sacré, soit qu’il s’y montre gravé sur l’objet ou qu’il s’en détache du relief[1] (Fig. I).

Fig. I. Couteau scandinave de l’âge du bronze. D’après Déchelette (*op. cit.*).

Même pratique sur les bijoux où nous voyons parfois le disque solaire émettre des rayons qui se terminent par des cygnes ou par des têtes de cygnes, à la façon des mains distributrices de grâces, qui finissent les rayons des disques solaires au-dessus de la tête des pharaons, dans l’art hiératique de l’Égypte.

[1] Voir J. Déchelette, *Le culte du Soleil aux temps préhistoriques*, in *Revue Archéologique*, t. XIII, 1909, p. 331.

L'archéologie préhistorique de ces peuples très anciens de la Finlande, de la Scandinavie et du Danemark nous fournit aussi de nombreux exemplaires en bronze de la barque ou du char solaires dont chaque extrémité se termine par le col et la tête d'un cygne : C'est que le Cygne était, pour ces nations, ce qu'Apollon sera plus tard pour les pays classiques, l'image et la personnification, si l'on peut ainsi dire, du dieu Soleil, de sa splendeur radieuse et de ses bienfaits ; du dieu qui, du haut du ciel, envoyait à la terre la chaleur, la lumière, la fécondité, la joie. Voilà pourquoi leurs artistes l'attelaient non seulement à la barque[1] ou au char, mais encore à la roue solaire, et, en cela, son emblématique devint semblable à celle du Cheval solaire[2].

Le pur et noble emblème préhistorique paraît bien être descendu de très bonne heure des régions nordiques vers le centre et le midi de l'Europe, car, dès l'époque du bronze on le rencontre en Hibernie, en Germanie, dans le sud-est des Gaules et dans la Lombardie : Un fragment de plaque de ceinturon que cite Déchelette, d'origine ligurienne et qui remonte vraisemblablement à la même haute époque, nous montre le Cygne devant la Roue solaire ; on dirait une œuvre scandinave[3] (Fig. II).

Fig. II. Le Cygne et la roue solaire. Bout de ceinturon en bronze de Poggio Bustone.
D'après Déchelette (*op. cit.*).

Les fouilles du Mont Beuvray, à Bibracte, près Autun, ont fourni un cygne en bronze antérieur à l'invasion romaine ; il surmonte une douille destinée à le fixer sur une hampe comme les enseignes des Gaulois indépendants : la Main, le Sanglier l'Alouette, le Coq, etc.[4]

Nous trouverons aussi, un peu plus loin, le Cygne astral en Grèce ; mais qui dira par quelles voies ignorées, il devint aussi dans le Véda de l'Inde antique, l'emblème du Soleil[5] ? Et comment il y fut désigné comme véhicule de Brahma[6] ?

---

[1] Voir J. de Morgan, *L'Humanité préhistorique*, p. 266.
[2] Cf. J. Déchelette, *Les Origines de la Drachme et de l'Obole*, in *Revue Numismatique*, an. 1911, p. 28-29.
[3] Voir J. Déchelette, *Le culte du Soleil aux temps préhistoriques*, in *Revue Archéol*. IVe série, t. XIII, (1909), p. 349.
[4] Voir Bulliot, *Les fouilles de Bibracte*, in *Revue Archéol*. IIe série, t. XXIII, (1872), p. 187.
[5] Maury, *Religion de la Grèce*, t. I, p. 147, note 6 ; et P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 104.
[6] R. Guénon, *L'Homme et son devenir selon le Védânta*, p. 71.

II. Le Cygne chez les Grecs et les Latins

La mythologie des Grecs, que les Latins ont hérité d'eux, fit entrer plusieurs fois le Cygne dans ses fictions dont nous ne connaissons presque jamais le sens primitif caché sans doute à nos yeux sous des déformations qui, de siècle en siècle, se sont accrues, jusqu'au temps des plus anciens écrivains qui nous les ont racontées. Plusieurs personnages nous y apparaissent sous le nom et sous la figure du noble oiseau blanc : Kyknos de Ténédos, fils de Poséidon, le Neptune des Latins, qu'Achille trouva invulnérable, dont il ne put triompher qu'en l'étranglant, et que les dieux métamorphosèrent en Cygne ; un autre Cycnos, le détestable fils d'Arès, le Mars des Latins, qu'Héraclès vainquit et tua, mais que son père fit revivre sous la forme d'un cygne ; puis Cycnos, roi de Ligurie, qui tant aima son parent Phaéton, fils d'Apollon, et qui pleura tant sa mort que le dieu de lumière le changea en cygne et le plaça parmi les astres[1].

Une seule chose est à retenir en toutes ces rêveries, c'est que la métamorphose des divers Kyknos en cygnes équivalait en somme à une sorte de résurrection cachée sous le voile d'une transformation miraculeuse.

Les Grecs, qui attelaient parfois le Cygne aux chars de Dionysos[2] et d'Aphrodite, l'ont mis surtout en relation avec les rites d'Apollon : leurs légendes racontaient qu'en Délos, au moment de sa naissance, le jeune dieu bondit au milieu des cygnes qui, très mélodieusement, chantaient son avènement. Chaque année à l'automne, disaient les aèdes, Apollon-Soleil remontait vers les régions boréales où régnait, au-delà d'une barrière de glaciers, un printemps perpétuel baigné dans l'immobile lumière d'un soleil argenté. Et le dieu de beauté vivait là, parmi les cygnes qui le ramenaient sur un char d'or aux palmeraies de Délos, lorsque naissaient les premières fleurs et les boutons de lauriers-roses.

Enfin les mêmes poètes chantaient la maternité merveilleuse de la jeune Léda : Du haut de l'Olympe, Zeus-Jupiter aima la grâce et la beauté de cette princesse d'Italie, et sous la forme apparente d'un cygne éblouissant, le roi des dieux descendit près d'elle pendant qu'elle dormait à l'ombre, auprès du mont Taygète. Et voilà qu'à son éveil elle entendit l'oiseau divin qui lui disait : « Léda, ne crains rien, je suis le roi du ciel, et je veux que par moi tu deviennes l'illustre mère de deux enfants semblables. Ils vivront comme vivent, l'un faisant place à l'autre, le Soleil et la Lune. Appelés l'un Castor et l'autre Pollux, ils deviendront des dieux dont la bienveillance adoucira ce que la mort a de pénible pour les hommes[3]... ». Et voilà que neuf mois après Léda mit au monde un œuf miraculeux d'où sortirent deux enfants exactement semblables ; « dès leur naissance, une même étoile

---

[1] Voir Ovide, *Les Métamorphoses*, livre II, f° IV ; Mario Meunier, *La Légende dorée des Dieux et des Héros*, éd. 1925, p. 118 ; Chompré, *Dict. de la Fable*, éd. de 1786, p. 122, etc.

[2] On le voit ainsi sur un vase peint avec l'arrière du char relevé en col de Cygne, cf. Malet et Isaac, *L'Orient et la Grèce*, p. 210, gravure.

[3] Cf. Mario Meunier, *La légende dorée des Dieux*, p. 32.

étincela sur leur tête ; plus tard, ils chevauchèrent le même coursier blanc et leurs mains furent armées d'un même javelot[1] ».

Quelle part de vérités premières se cache sous ces fables surprenantes ?... N'est-ce pas le cas de rappeler là que plusieurs, parmi les plus pénétrants des mythologues actuels, regardent tous ces impossibles adultères et ces rapts des dieux antiques comme des manifestations, trop réalistes assurément, grossières et choquantes, mais, en fait, comme des manifestations expressives de la croyance ancrée dans les profondeurs de l'âme de notre race par des traditions primitives, de la croyance impérissable à la possibilité d'une union corporelle entre la Divinité descendant du Ciel et l'Humanité.

Il est incontestable que dans les derniers siècles qu'ont précédé notre ère la « clef » de presque tous les mythes était perdue, et que le groupe du Cygne et de Léda n'était plus que le gracieux emblème des jeux sensuels, mais nous devons reconnaître, en nous plaçant dans le strict domaine de l'art que les artistes de Grèce et d'Italie ont tiré de ce thème dans la sculpture, la ciselure, et notamment dans la gravure intaillée des pierres fines, d'indiscutables et charmantes merveilles[2].

Quant à l'œuf qui fut aux Dioscures Castor et Pollux leur véhicule étrange vers la lumière du jour, son symbolisme est en rapport avec celui de l'Œuf du Monde que nous aurons à étudier en parlant de l'Oursin fossile ; notons simplement ici que l'œuf du Cygne, ainsi que celui du serpent, fut également regardé dans l'antiquité comme s'apparentant avec l'Œuf du Monde, et de très vieilles conceptions l'ont toujours considéré comme mystérieux. L'origine même des Dioscures les aurait fait regarder, croit- on, par les premiers symbolistes comme étant des hommes-cygnes[3].

III. Le Cygne dans l'emblématique chrétienne

Il est tout à fait compréhensible que les images de Léda et du Cygne dont nous venons de parler aient été proscrites de son emblématique et de son art décoratif officiels par le Christianisme naissant ; cependant, cette image de la princesse étolienne et de l'oiseau apparaît sur quelques objets chrétiens de cette époque, copiés simplement, peut-être, sur d'autres semblables à l'usage des païens; notons pourtant que nous voyons Léda et le Cygne-Jupiter sur un sarcophage ancien conservé à la Cathédrale de Tortone, dont Bottazi a démontré l'origine chrétienne, et sur quelques autres sculptures des musées de Berlin et d'Alexandrie qui sont aussi regardées comme chrétiennes ; au XIIIe siècle même, un grave ecclésiastique de Soissons faisait monter en sceau une intaille antique qui portait cette scène

[1] Le sceau de l'Ordre des Chevaliers du Temple portait deux chevaliers montés sur le même cheval et pointant la même lance.

[2] Voir par exemple, coll. de M. X, *Catalogue de Camées, scarabées, intailles, pâtes de verre*, Paris, Hôtel Drouot, vente du 21 et 22 mai 1926, fig. n°s 11, 166-167, 180.

[3] Cf. Salomon Reinach, in *Comptes rendus Académ. des Inscriptions* (séance du 15 février 1901) ; et *Revue archéologique*, IIIe série, t. XL, (1902), p. 382, note.

fabuleuse, et faisait écrire autour « +. SIGILL. MAGIST. ANDREE. ARCHID. SVEISION[1] » ; sceau de Maître Andrée, archidiacre de Soissons.

À noter que la véhémence avec laquelle Saint Clément d'Alexandrie, au début du IIIe siècle, reprochait aux chrétiens de l'Égypte hellénistique de faire encore graver sur leurs anneaux « l'image de Léda et de l'oiseau amoureux[2] » peut faire penser que cet usage était assez fréquent en ce pays. Un peu plus tard les chrétiens coptes de la Haute-Égypte, moins sévères que le célèbre auteur alexandrin utilisaient dans la décoration sculptée de leurs édifices religieux la représentation de l'aventure de Léda. Ci-dessous, l'une de ces œuvres d'art qui est au musée du Caire (Fig. III) ; il nous en reste trois autres au moins[3], ce qui suffit à nous prouver que ce thème sculptural était assez répandu dans les chrétientés de la vallée du Haut-Nil. Il serait extrêmement intéressant de connaître la pensée qui fit choisir là-bas pour les églises ce singulier motif de décoration qui ne saurait être purement ornemental.

Fig. III. Eros, le Cygne et Léda. Sculpture Chrétienne copte (H^te^-Égypte).
D'après *Dict. Arch. Chrét.*, fasc. 88-89, col. 2037, fig. 7033.

Nous trouvons le Cygne seul sur quelques lampes chrétiennes[4]. Dom Leclercq en cite huit qui sont ornées d'oiseaux qu'il classe sous la rubrique « Cygnes ou Pélicans » et dont plusieurs sont nettement des cygnes[5].

Signalons aussi entre autres objets une cuillère portant le monogramme de Jésus-Christ, dont le manche se termine en tête de cygne[6]. J'ajoute que sur la grande mosaïque de Sainte-Constance à Rome, attribuée à l'empereur Constantin, des enfants jouent avec des cygnes et que l'un d'eux est porté par l'un de ces oiseaux[7].

---

[1] Dom Leclercq, *Dict. Archéol. Chrét.*, fasc. 72-73, col. 1202 et fig. S. 944, n° 1.
[2] Clément d'Alexandrie, *Exhortation aux Gentils*, XVIII.
[3] Cf. Dom H. Leclercq, *Dict. Archéol. Chrét.*, fasc. 88-89, col. 2308.
[4] Voir R. P. Delattre, *Lampes chrétiennes de Carthage*, in *Revue de l'Art chrétien*, an. 1890.
[5] Dom H. Leclercq, *Dict. Arch. Chrét.*, fasc. 84, col. 1133, n°s 344 à 352, et col. 1136, fig. 6633.
[6] *Ibid*. t III, vol. II, col. 3176.
[7] Cf. Eugène Muntz, *Les Mosaïques Chrétiennes de l'Italie*, in *Revue Archéol*. IIe série, t. XXX, (1875), p. 255.

Fig. IV. Sceau de Jacques Bonneau, XIIIe siècle, à M. l'Abbé Fr. Charpentier.

Un lien obscur pour nous rapprochait, semble-t-il, autrefois, tout au moins dans nos provinces de l'Ouest, le Cygne et la croix du Sauveur : Voir ci-contre le sceau de Jacques Bonneau, XIIIe siècle[1], où le cygne nage, en « bonne eau » sous la croix (Fig. IV). Plus anciennement encore, les Odart, barons de Curçay en Loudunois, aujourd'hui marquis de Rilly et d'Oysonville, porte sur leur blason une croix chargée de cinq coquilles, et le cimier de leurs armes est un cygne. Une miniature de ce même XIIIe siècle, reproduite plus loin, nous montre la barque du Cygne qui s'en va chercher le roi Hélias, avec la croix sur l'écu qui décore sa voile (Fig. XII). Au XVe siècle, elle orne le bouclier de ce même souverain sur le sceau de la ville de Boulogne (Fig. XIII). Au XVe siècle, Gilles de Laval, baron de Retz (le Barbe-Bleue des contes de Perrault), qui fut compagnon de Jeanne d'Arc, portait en blason la croix héraldique des Laval et sur son sceau, l'écu qui la porte est tenu par deux cygnes et le cimier est un cygne. Au XVIIe siècle, sous Louis XIII, à Loudun, l'hostellerie du « Cygne de la Croix », où logeait Laubardemont[2], avait sur son enseigne un cygne blanc marqué d'une croix, etc. Sans en vouloir tirer de conclusion, je me permets cependant de noter ici ces remarques.

IV. Le Cygne emblème de la Pureté

À cause de son goût des eaux limpides, de son plumage plus blanc, plus absolument blanc que ceux de la Colombe, de l'Ibis et d'aucun autre oiseau, le Cygne, dans les pays du Nord que le mythe méridional et classique de Léda ne troubla point, devint l'un des emblèmes de la chasteté totale, de cette immarcescible pureté dont le Christ Jésus, dans la pensée chrétienne, est le seul archétype intégral, absolu.

Avec le Cygne et la Colombe emblématiques, nous avons donc les symboles de deux sortes de chasteté, l'une énergique, austère, et l'autre plus douce, plus sentimentale, la chasteté monastique et la chasteté conjugale, par exemple, « L'une, pareille au Cygne et l'autre à la Colombe », dirait Hugo[3].

---

[1] Au Chroniqueur vendéen. M. l'Abbé François Charpentier.
[2] Voir Dr Légué, *Urbain Grandier*.
[3] Victor Hugo, *L'Aurore*.

Dans ce sens emblématique la légende de sainte Brigitte, reine de Suède, nous dit quels grands cygnes sauvages des mers polaires, attirés vers elle par le parfum de sa vertu, venaient descendre sur l'étang glacé de Kildare pour s'y laisser caresser par les mains de la sainte.

Il y a quelque vingt ans, et probablement encore aujourd'hui, les moines cisterciens de la Trappe de Belle-Fontaine, en Anjou, entretenaient sur la large pièce d'eau qui longe la cour abbatiale, une troupe nombreuse de beaux cygnes, et si l'on en demandait la raison, le Père Hôtelier répondait : « Ils sont là pour nous rappeler que s'ils sont blancs comme les coules que nous portons, nous devons aussi tenir nos âmes nettes et blanches comme leur plumage ».

N'est ce point le même précepte de pureté, de la pureté nécessaire à l'approche de l'Eucharistique « Sacrement d'amour » que nous devons entendre à la vue de ces sculptures médiévales qui nous montrent, sous différentes variantes, deux cygnes buvant au calice[1] ? (Fig. VI).

Fig. VI. Sculpture du Château de Belleau (Calvados), XVe siècle.

Et parce qu'il fut toujours chez les Anciens, comme la Colombe, un oiseau d'amour, le Cygne fut aussi l'un des emblèmes de l'amour idéal et Pur, rempli de la « candeur » que sa couleur blanche évoque d'elle-même.

V. Le Chant du Cygne

Ce n'est qu'une légende, encore !... mais combien ancienne et suggestive. Le Cygne qui sent que la mort, l'instant d'après, va le dégager des gangues charnelles

[1] V. Abbé L. in *Bulletin Monumental*, t. XXXVI, (1870), p. 630.

et terrestres et qui chante sa libération, parce que devant ses yeux ou ouverts sur une autre vie, va luire une lumière ineffable... qui chante l'abime, et tous les frissons des cieux.

Callimaque, Eschille, Théocrite, Euripide, Lucrèce, Ovide, Properce, Aristote — je cite au hasard du souvenir — et plusieurs autres poètes grecs et latins ont célébré cette admirable mélodie de l'agonie du Cygne, inouïe de beauté, ce qui a fait dire sérieusement à nos vieux auteurs français « qu'on avait même vu des cygnes expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires[1] ».

Pline avait pourtant averti que cette croyance est une erreur. « C'est, dit-il, ce qui résulte pour moi de quelques expériences[2] ».

Mais l'idéale et fictive beauté de ce chant pré-mortuaire a fourni aux mystiques des éléments de comparaison, non seulement pour parler de la mort joyeuse de saints admirables, mais encore pour célébrer la sublimité réelle et divine des plus touchantes paroles que Jésus-Christ ait dites aux hommes en toute sa vie, quelques heures seulement avant son agonie, et que saint Jean a consignées[3] comme le vrai testament du Maître divin, qui, l'instant d'avant, venait de célébrer la Cène eucharistique : qui donc jettera la pierre à ceux qui ont osé comparer ce divin chant d'amour et de sacrifice au chant du Cygne des poètes anciens ?…

D'autres rapprochements encore ont été faits : Ce que l'on racontait dans le Nord, au Moyen-Âge, des cygnes sauvages lesquels venaient d'eux-mêmes autrefois, disait-on, vers l'artiste qui jouait assez parfaitement de la harpe pour les charmer, et se laissaient prendre par lui, a fourni cette allégorie : Le Christ, lui aussi, divin Cygne des cieux, vient vers l'homme dont la prière atteint la haute ferveur ; depuis David, le roi psalmiste, la harpe a toujours été l'emblème d'une telle prière qui est essentiellement un appel adressé par l'âme au Sauveur ; et saint Jean formule aussi cet appel : « Et l'Esprit et l'Épouse disent : « Venez ! ». Que celui qui comprend dise aussi : Venez !... Venez, Seigneur Jésus, venez[4] ! » Et Lui se rend vers l'âme comme le Cygne emblématique vers le musicien qui l'appelle. Une belle miniature du XIIIe siècle, de la Bibliothèque de l'Arsenal, reproduite par le P. Ch. Cahier, nous montre naïvement le Cygne qui subit le charme attirant de la harpe[5] (Fig. VII).

---

[1] Buffon, *Histoire Naturelle*, éd. de 1769, t. XXXVI, p. 41.
[2] Pline, *Hist. Nat*. liv. X, XXXII. On pourrait objecter que les observations de Pline ont probablement porté sur le Cygne domestique (Cygnus olor), alors que le prototype du Cygne emblématique est Certainement le grand Cygne sauvage du Nord (Cygnus ferus). Ce sont là deux variétés assez différentes d'une même espèce.
[3] St Jean, *Évangile*, chap. XIV, XV, XVI.
[4] St Jean, *Apocalypse*, XXII, 17, 20.
[5] Cf. Ch. Cahier, *Bestiaires*, in *Mélanges Archéologiques*, t. II, pl. XXII, A-Z.

Fig. VII. Le Cygne et le Harpiste. Miniature du XIIIe siècle, d'après le P. Cahier. *Op. cit*.

Le même savant jésuite dit ailleurs, citant le texte littéral d'un bestiaire picard du XIIIe siècle : « C'est une droicte mélodie à ouïr, quand le Cygne s'accorde avec la harpe pour chanter[1]… ».

La fiction grecque d'après laquelle les Cygnes se réunissaient dans Basileia, « l'île royale », et là seulement pouvaient harmonieusement chanter ensemble les chants que chacun d'eux ne pouvait chanter seul qu'au moment de sa mort, fut prise pour image allégorique du passage évangélique où Jésus dit à ses disciples qu'il serait toujours présent lui-même au milieu d'eux quand ils seraient plusieurs assemblés en son nom pour prier[2].

(*À suivre*)

ORLY (Seine).

L. Charbonneau-Lassay.

[1] *Ibid*. t. III, p. 233.
[2] Cf. Saint Matthieu, *Évangile*, XVIII, 20.